

## LE PÈRE TANGUY

— Ah! le pauvre Vincent! Quel malheur, monsieur Mirbeau! Quel grand malheur! Un pareil génie! Et si bon garçon! Tenez, je vais encore vous en montrer de ses chefs-d'œuvre! Car il n'y a pas à dire, n'est-ce pas? ce sont des chefs-d'œuvre!

Et le brave père Tanguy, qui revenait de son arrière-boutique avec quatre ou cinq toiles sous le bras et deux dans chaque main, les disposait amoureusement contre les barreaux des chaises, rangées au fond autour de nous. Tout en cherchant pour ces toiles le jour favorable, il continuait de gémir :

— Le pauvre Vincent! C'en est-il, des chefs-d'œuvre, oui ou non? Et il en a! et il en a! Et c'est si beau, voyez-vous, que quand je les regarde ça me donne un coup dans la poitrine; j'ai envie de pleurer! Nous ne le verrons plus, monsieur Mirbeau, nous ne le verrons plus!

Non, je ne peux pas m'habituer à cette idée! Et M. Gauguin qui l'aimait tant! C'est pire que s'il perdait un fils!

Il traçait dans l'air, avec son doigt, un rond isolateur, comme font les peintres :

— Tenez, ce ciel-là! Cet arbre-là! Ça y est-il? Et tout ça, et tout ça! Quelle couleur, quel mouvement! Faut-il qu'un homme pareil soit mort! Est-ce juste, voyons?... La dernière fois qu'il est venu ici, il était justement assis à la place où vous êtes! Ah! qu'il était triste! Je dis à ma femme : « Vincent est trop triste... il a l'œil, autre part, bien loin d'ici. Sûr qu'il y a encore du malheur là-dessous! Il n'est point guéri. Il n'est point guéri! » Ce pauvre Vincent! Je parie que vous ne connaissez pas son *Pot de Glaïeuls*. C'est un des derniers tableaux qu'il ait faits. U-ne-mer-veil-le! Il faut que je vous le montre! Les fleurs, voyez-vous, personne n'a senti ça comme lui. Il sentait tout, le pauvre Vincent! Il sentait trop! Ça fait qu'il voulait l'impossible! Je vais vous chercher le *Pot de Glaïeuls*. M. Pissarro qui l'a regardé longtemps, et tous ces messieurs, disaient : « Les fleurs de Vincent ressemblent à des princesses! » Oui, oui, il y a de cela! Attendez-moi une petite minute. Je reviens avec les *Glaïeuls*.

Je me rappelle cette scène, chez le père Tanguy, quelques jours après la mort si tragique, si douloureuse, de Van Gogh, que le bonhomme

appelait familièrement Vincent, comme l'appelaient ses amis. Et je revois, avec un serrement de cœur, sous le béret bleu qui l'abritait, la figure si fine, si enthousiaste, si brave, de ce vieillard, qui fut, je crois bien, le plus brave homme de ce temps.

Pauvre père Tanguy ! Lui aussi vient de mourir ! Que ces quelques lignes soient sur sa tombe comme une fleur de souvenir !

L'histoire de son humble et honnête vie est inséparable de l'histoire du groupe impressionniste, lequel a donné les plus beaux peintres, les plus admirables artistes à l'art contemporain et, lorsque cette histoire se fera, le père Tanguy y aura sa place.

Il était établi marchand de couleurs rue Clauzel, dans une toute petite boutique que connaissaient bien les flâneurs en quête de curiosités parisiennes. A la devanture on voyait des Cézanne, des Van Gogh, des Gauguin ; autrefois, il y a déjà longtemps, des Claude Monet, des Pissarro, des Renoir.

Il vendait des couleurs aux artistes, ou plutôt il les échangeait contre des toiles. Il n'en était pas toujours le bon marchand, car il était difficile, aux époques dont je parle, de se débarrasser d'une toile qu'on couvre d'or aujourd'hui. Mais le père Tanguy n'était pas exigeant ; sa vie était d'une sobriété exemplaire. Il avait réduit ses besoins et ceux de son ménage au minimum du nécessaire.

Sa joie était de vivre parmi ces toiles, et il s'exaltait à les regarder. Il aimait ses peintres comme ses enfants et l'on eût été mal venu à contester leur talent. Il en voulut beaucoup à Zola de n'avoir pas été juste pour eux dans son roman de *l'OEuvre*.

— Ce n'est pas bien! ce n'est pas bien! disait-il souvent. Jamais je n'aurais cru ça de M. Zola, qui est un si brave homme et qui était l'ami de ces messieurs! Il ne les a pas compris! Et c'est un grand malheur!

Rien n'existait pour le père Tanguy en dehors de « ces messieurs ». Jamais l'idée de regarder d'autres tableaux que les leurs ne lui fût venue. Il vivait dans un rêve d'enthousiasme perpétuel.

Les plus fortes joies de son existence furent le succès de ses peintres familiers. A mesure que chacun d'eux s'élevait, on eût dit que c'était sa fortune à lui qui se bâtissait. Et pourtant il savait bien que les grands marchands, avec lesquels il ne pouvait lutter, allaient accaparer leurs œuvres qui, peu à peu, disparaîtraient de son humble devanture. Mais le père Tanguy ne connut jamais l'égoïsme; jamais l'idée d'un lucre quelconque ne souilla la fidélité de son enthousiasme et la bonté de son cœur, en qui le dévouement demeurait inaltérable. Il suivait l'ascension de leurs progrès avec des contentements en quelque sorte paternels.

— Ma femme, disait-il à son excellente com-

pagne qui avait le même cœur que le sien, les mêmes enthousiasmes, les mêmes passions, on a vendu aujourd'hui un Claude Monet dix mille francs.

Et c'était du bonheur sur la planche pour toute une semaine. Ah les braves gens! et qu'ils furent touchants!

Le père Tanguy, depuis quelque temps, souffrait d'un cancer à l'estomac. Il fut obligé de s'aliter. La douleur, parfois, lui arrachait des cris : il ne pouvait dormir. Sa pauvre femme s'évertuait à le soulager, passait ses nuits à le consoler, à inventer mille remèdes pour calmer son mal...

— Ma femme, dit-il un jour, ça ne peut pas durer comme ça! tu te fatigues trop. Il vaudrait mieux que j'aille à l'hôpital,

— T'en aller d'ici! Jamais! Je ne veux pas Je veux te soigner.

— Non, non, tu te fatigues trop. Et je vois bien que tu tomberas malade à ton tour.

Il insista tellement qu'on fut bien forcé de le conduire à l'hôpital.

Mais le pauvre père Tanguy s'y trouva bien vite dépaysé, sans une affection près de lui. Les médecins passaient près de son lit, indifférents; ils savaient que son mal était incurable et qu'il n'y avait pas lieu de faire pour lui des expériences amusantes. Et il pleurait de se voir dans ces grandes salles tristes.

Un jour il dit :

— Je m'ennuie trop ici. Je ne veux pas mourir ici. Je veux mourir chez moi, près de ma femme, au milieu de mes toiles.

On le ramena, sur un brancard, dans sa petite maison. Comme il sentait qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, il voulut bien les employer. Malgré les horribles souffrances qu'il endurait, il fit l'inventaire de quelques tableaux qui lui restaient et dit :

— Ma pauvre femme, quand je ne vais plus être là, la vie ne sera pas commode pour toi. Nous n'avons rien que ces toiles. Il te faudra les vendre. Écoute-moi...

Et alors il indiqua le prix de chaque toile, retrouvant, à leur contact, ses admirations d'autrefois, ses enthousiasmes juvéniles, qui ne faiblissaient pas devant la souffrance et devant la mort.

Il mourut le lendemain matin comme un sage et comme un héros, ce modeste et probe artisan.

Sa vie a été belle et elle a été heureuse, car il a su toujours lui donner un idéal. Il ne faut pas trop le plaindre, lui !

Mais la pauvre vieille femme qui reste, seule ?

(*Écho de Paris*, 13 février 1894.)